

Découvrir Dieu par le fils, dans l'Esprit vers le Père. C'était le cheminement qu'avait proposé le pape Jean-Paul II dans la préparation à l'an 2000. C'est celui que je vous présenterai durant ces trois rencontres du carême 2007.

Étrange christianisme : il peuple ses sanctuaires du corps d'un supplicié, il parle de la rencontre personnelle avec un Dieu personnel et non de fusion avec l'océan d'énergies cosmiques des sagesses orientales à la mode, et par surcroît il se démarque des monothéismes juifs et musulmans en parlant d'Un Seul Dieu trinitaire...

Ce soir, commençons par le Fils, visage humain de Dieu. Et pour découvrir Dieu à travers la figure du Fils, parcourons quelques-uns des portraits du Christ que des artistes ont représenté à travers les siècles.

Dieu-homme

La foi chrétienne repose sur deux piliers essentiels : le mystère de l'*Incarnation* et celui de la *Résurrection*. L'Eglise d'Occident n'a pas connu les indécisions de l'Orient devant les images. La polémique parfois farouche qui déchira un temps les églises byzantines entre le parti « iconoclaste », plutôt proche de la cour impériale, et celui des défenseurs des icônes, issus le plus souvent des milieux monastiques, est inconnue dans le catholicisme. L'Europe occidentale accepta sans litiges importants la représentation du visage de Jésus à travers une multitude d'illustrations, chacune insuffisante, mais dont l'ensemble fait entrer dans le mystère et l'adoration.

L'humanité de Dieu en Jésus et parallèlement la maternité divine de Marie : dès le XIIe siècle, avec saint Bernard surtout, ces deux enseignements seront mis davantage en lumière par les artistes qui en traduiront plastiquement la richesse spirituelle (quoique les deux plus anciennes représentations de la Nativité connues datent du IVe siècle. La première consiste en une peinture murale ornant la chambre mortuaire d'une famille chrétienne ayant vécu aux environs de 380, découverte dans les Catacombes de Saint-Sébastien à Rome.



Je choisis quelques exemples, parmi la multitude des œuvres artistiques, dans les scènes de la châsse de saint Remacle (XIIIe siècle), conservée dans le chœur de l'église de Stavelot et dans quelques chefs d'œuvre de l'art pictural.

Les représentations de Jésus enfant permettent d'affirmer son humanité. Elles tournent tout naturellement les fidèles vers sa mère. L'Orient, bien avant l'Occident, a représenté sur ses icônes Marie portant son enfant. On trouve deux types principaux de représentation orientale de la Vierge à l'enfant : d'abord « celle qui montre le chemin », lorsqu'elle donne à voir l'enfant en le tenant sur le bras gauche et en le désignant de la main droite. Ainsi cette icône bulgare du XIVe siècle : la Vierge présente son Fils. Le geste met en valeur sa divino-humanité. Marie est à jamais celle qui a enfanté le Verbe de Dieu. Comme le chante magnifiquement la liturgie orthodoxe : « *Comment n'admirions-nous pas, ô Toute vénérable, ton enfantement qui unit la divinité à la nature humaine ? ... Tu as enfanté un Fils qui n'a point de père selon la chair : né du Père avant les siècles sans le concours d'une mère.* » L'enfant trône plus qu'il n'est assis dans les bras de sa mère, elle-même établie dans une gravité majestueuse : tout exprime l'infinité dignité de l'Enfant-Dieu et de celle qui a consenti à devenir la Mère de Dieu.

L'autre représentation est celle de « la mère de tendresse », qui serre contre elle l'enfant qui l'embrasse. Peinte par un artiste grec au début du XIIe siècle, l'icône dite de Vladimir, fut apportée de Constantinople en Russie. Le regard de la Vierge est remarquable par sa profondeur sans mièvrerie, empreinte d'une douleur compatissante. Il n'est pas tourné, attendri, vers l'Enfant. Il nous accueille au contraire si nous voulons bien nous y confier. Les figures allongées et affinées expriment la transcendance de leurs modèles, mais sans les déshumaniser.

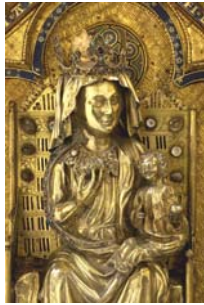
D'un geste d'une rassurante tendresse, l'enfant semble consoler sa mère. Son cou



puissant symbolise le souffle de l'Esprit-Saint reposant sur le Verbe de Dieu. L'artiste a cherché aussi à évoquer le mystère de l'Incarnation, irruption de l'éternité dans le temps, de la lumière dans les ténèbres.

L'Occident, plus tardif à vénérer la Vierge, s'est rattrapé et fait du Moyen Âge la grande époque mariale. L'antienne *Salve Regina* que les moines chantent toujours à la prière du soir des complies, le *Je vous salue Marie* diffusé par les frères dominicains suffisent à le démontrer.

Le culte marial n'est pas autre chose que la contemplation de Jésus en son humanité. Il en vient et il y ramène sans cesse. Marie n'est pas représentée seule. Elle est celle qui porte l'enfant et qui nous le montre. La sculpture de la Vierge sur la châsse de saint Remacle en est un exemple. Les traits de l'humanité



s'accumulent. Il est vraiment Dieu fait homme. Il n'a pas fait semblant de devenir homme, pas plus qu'il n'est devenu une illusion. Certains artistes n'ont pas hésité à représenter la Vierge donnant le sein à Jésus. D'autres montreront le sexe de l'enfant à découvert. Le Moyen Âge, qui n'est pas prude, exprime sans complexe ce souci de réalisme.

Ici, sur notre châsse, Marie est certes une reine, mais encore plus une maman toute de tendresse, qui tend un fruit à son Fils, qui bénit en souriant le globe dans sa main gauche. Les attitudes dévoilent l'émouvante et belle humanité affirmée de Jésus. Une inscription latine au-dessus des deux statuette exprime le mystère :

« *toi mon Fils, tu es mon Père ; et toi, ma fille, tu es ma mère.* »

Un des panneaux supérieurs, en argent repoussé, illustre le récit de la Nativité, Joseph est assis, la Vierge allongée, le buste redressé par un coussin, et l'enfant couché dans une mangeoire, au-dessus de sa mère. Il est comme déjà offert en nourriture eucharistique : Joseph le regarde en méditant ; Marie ouvre les bras d'une orante. La crèche, surélevée, est plus un autel-reposoir qu'un simple berceau. Même l'âne et le bœuf n'ont pas été oubliés.



❶ Saint Jean de la Croix, mystique et poète espagnol du XVI^e siècle, réformateur de l'Ordre du Carmel avec sainte Thérèse d'Avila, figure dans le poème que je vais vous lire maintenant l'incarnation et la passion du Christ par amour pour chaque homme par l'image d'un berger délaissé par celle qu'il aime.

Vois ce berger seul et tout désolé,
Sans nul plaisir, sans nul contentement,
À sa bergère appartient sa pensée,
Et tout son cœur par l'amour déchiré.

Il pleure, non d'être blessé d'amour
Et de se voir en telle affliction,
Au cœur pourtant il a été frappé;
S'il pleure, c'est de se voir oublié.

À la pensée du très cruel oubli
Où le laisse sa charmante bergère,
Il s'abandonne aux coups des étrangers,
Et par l'amour son cœur est déchiré.

Entendez-le: Malheureux que je suis!
Pour ma tendresse, elle n'a que mépris,
Voyez, voyez comment elle me fuit !
De son amour j'ai le cœur déchiré.

Le temps s'écoule.
Enfin, il est monté
Sur un arbre, ses bras sont grands ouverts.
Voyez-le mort, il reste suspendu,
Son cœur, hélas, d'amour est déchiré.

Au XVe siècle, quand les Dominicains s'installent au couvent Saint-Marc à Florence, ils ont l'idée d'en décorer les cellules avec des fresques montrant les mystères du rosaire. Ils avaient pour ce faire une chance extraordinaire : Guido di Pietro, devenu en religion le frère Jean de Fiesole, celui que la postérité surnommait Fra Angelico.



Contemplons la fresque qu'il a peinte dans la cellule sept : le Christ outragé. Un ciel sombre occupe la partie supérieure du tableau : la scène se passe de nuit. Une lumière inconnue vient de la droite, mais le centre de la composition est la figure du Christ, assis sur une estrade blanche. La scène présente les outrages sous la forme de mains et d'une tête. Les mains ont trois orientations différentes, pour figurer la volée de coups que reçoit Jésus. Une quatrième main est armée d'un bâton, tandis qu'une tête crache un jet de salive vers le visage du Christ. Une cinquième main enfin soulève le chapeau dans un geste de cruelle moquerie : « Salut, roi des Juifs. »

La représentation du Christ est surprenante. Il est assis sur un support drapé de pourpre. Une couronne d'épines, finement peinte, lui enserrme la tête. Les cheveux tombent sur ses épaules, la barbe blonde divisée en deux pointes, entoure des lèvres fermement closes. Un bandeau léger, diaphane, laisse deviner des yeux clos. Sous ce visage d'infinie patience et de majestueuse dignité, l'attitude du corps est celle du *Pantocrator*, du Maître de l'univers. Il tient le monde dans sa main gauche et de l'autre il porte un sceptre. Certes, un simple caillou symbolise le monde, et un banal bâton lui sert de sceptre. Mais dans leur dérision et à cause même de leur dérision, ils n'indiquent pas moins que le condamné bafoué est assis comme sur un trône, avec les attributs de la puissance impériale.

Au pied du trône, deux images invitent l'occupant de la cellule monastique à méditer sur le mystère peint sur le mur : à gauche la Vierge Marie, à droite saint Dominique. Chacun d'eux se tient le menton, la Vierge de la main gauche et Dominique de la main droite. Marie repasse toutes ces choses dans son cœur. Elle porte les Écritures au plus profond d'elle-même, comme elle a porté la Parole de Dieu faite chair en son sein. Dominique, lui, scrute les Écritures ouvertes sur ses genoux. Ils tournent le dos au supplice. Ils sont déjà plongés dans l'interprétation de l'événement

② Simone Weil, philosophe athée, militante d'extrême gauche, ouvrière d'usine en 1934, combattante de la guerre d'Espagne en 1936, elle voit sa vie bouleversée en 1938. Écoutons son témoignage.

En 1938 j'ai passé dix jours à Solesmes¹¹, du dimanche des Rameaux au mardi de Pâques, en suivant tous les offices. J'avais des maux de tête intenses, chaque son me faisait mal comme un coup; et un extrême effort d'attention me permettait de sortir hors de cette misérable chair, de la laisser souffrir seule, tassée dans son coin, et de trouver une joie pure et parfaite dans la beauté inouïe du chant et des paroles. Cette expérience m'a permis par analogie de mieux comprendre la possibilité d'aimer l'amour divin à travers le malheur. Il va de soi qu'au cours de ces offices la pensée de la Passion du Christ est entrée en moi une fois pour toutes.

Il y avait là un jeune Anglais catholique qui m'a donné pour la première fois l'idée d'une vertu surnaturelle des sacrements, par l'éclat véritablement angélique dont il paraissait revêtu après avoir communiqué. Le hasard – car j'aime toujours mieux dire hasard que Providence – a fait de lui, pour moi, vraiment un messager. Car il m'a fait connaître l'existence de ces poètes anglais du XVIIe siècle qu'on nomme métaphysiques. Plus tard, en les lisant, j'y ai découvert le poème dont je vous ai lu une traduction malheureusement bien insuffisante, celui qui est intitulé *Amour*. Je l'ai appris par cœur. Souvent, au moment culminant des crises violentes de maux de tête, je me suis exercée à le réciter en y appliquant toute mon attention et en adhérant de toute mon âme à la tendresse qu'il enferme. Je croyais le réciter seulement comme un beau poème, mais à mon insu cette récitation avait la vertu d'une prière. C'est au cours d'une de ces réceptions que, comme je vous l'ai écrit, le Christ lui-même est descendu et il m'a prise.

Dans mes raisonnements sur l'insolubilité du problème de Dieu, je n'avais pas prévu la possibilité de cela, d'un contact réel, de personne à personne, ici-bas, entre un être humain et Dieu. J'avais vaguement entendu parler de choses de ce genre, mais je n'y avais jamais cru. Dans les Fioretti les histoires d'apparition me rebutaient plutôt qu'autre chose, comme les miracles dans l'Évangile. D'ailleurs dans cette soudaine emprise du Christ sur moi, ni les sens ni l'imagination n'ont eu aucune part; j'ai seulement senti à travers la souffrance la présence d'un amour analogue à celui qu'on lit dans le sourire d'un visage aimé.

Simone WEIL, *Attente de Dieu*, Paris, Fayard, 1966, p. 43-45.

Il est des chrétiens pour voir en Jésus le plus grand des prophètes, le plus grand des saints, le meilleur des amis, mais pas Dieu lui-même. Ce sont de vieilles hérésies: elles datent d'Arius au IVe

siècle, et c'est le *Concile de Nicée-Constantinople* qui y a répondu par le *credo* que nous récitons le dimanche. C'est aussi, au Ve siècle l'hérésie d'Arius et c'est le *concile d'Ephèse* (481) qui a réagi en affirmant que Marie est *Theotokos*, la *Deipare*, la génitrice de Dieu avec tout l'aspect médical et charnel que signifie le terme grec *Theotokos*.

Lorsque l'apôtre Thomas vérifie l'identité du Christ ressuscité qui l'invite à toucher ses plaies glorieuses, il s'écrie : « *Mon Seigneur et mon Dieu.* » Jésus de Nazareth, crucifié sous Ponce Pilate, n'est pas seulement l'élu de Dieu. Il est Dieu lui-même en personne ou, plus précisément le Fils éternel du Père éternel.

Que Dieu soit devenu homme, que Jésus, de la naissance à la croix, soit Dieu fait homme, c'est le cœur de la foi chrétienne, le mystère central du christianisme.

③ Le père Marie Dominique Chenu, que j'ai eu la chance d'écouter il y a plus de 30 ans nous parler de la renaissance économique, intellectuelle, sociale et spirituelle des XII-XIII siècles, a écrit en 1977 cette belle page sur « Dieu est entré dans l'histoire du monde.

Dieu veut se faire connaître à l'homme afin que l'homme entre en communion avec lui dans sa vie divine. Se faire connaître ou, selon le terme biblique, se révéler, se dévoiler. Pour ce faire, suivant l'instinct de tout amour, qui cherche et prend les moyens de vivre avec l'être aimé, Dieu se fait homme. Il vient dans le monde. Il sort de lui-même. Il se dépouille en quelque manière de sa transcendance. C'est l'humanisation de Dieu.

L'étonnant, l'in vraisemblable, ce n'est pas tant qu'un homme, Jésus, fils d'une femme, Marie, se présente comme Dieu et soit Dieu ; c'est que Dieu soit un homme. Car si Dieu est Dieu, comment concevoir qu'il y ait un être en dehors de lui et dans lequel il ait une autre existence ?

C'est là le « mystère », et son extravagance rationnelle est précisément provocatrice de ce que nous appelons la Foi, celle-ci n'est pas consentement théorique à une vérité abstraite, à une idéologie, mais participation à l'être de Dieu entré en communion, en convivance avec nous...

Bref, notre Dieu n'est pas Dieu-Dieu, dans son absolu incommunicable et sa toute-puissance, dans son éternité; c'est Dieu tourné vers nous, parce qu'il s'est épris d'amour pour l'homme, pour sa créature qu'il a trouvée belle. Comme tous les amoureux, Dieu a voulu cette folie de devenir l'autre: homme. Dieu est Amour: ce n'est pas là un attribut entre plusieurs, c'est son nom, son être même. [...] Notre Dieu se définit par référence à l'homme. Il est Homme-Dieu. Notre Dieu est un Homme et nous n'atteindrons Dieu que par cet Homme.

Mais en pratique, l'humanité du Christ est souvent évacuée. C'est l'erreur d'une autre hérésie qu'on a appelé le *docétisme*, qui a été reprise dans le Coran et que beaucoup de chrétiens professent. On imagine le Christ comme Dieu prenant un déguisement d'homme pour « apparaître » un moment parmi nous. Jésus est tellement divin que son humanité n'est qu'une apparence revêtue par Dieu. Pour beaucoup, Jésus c'est Dieu se rendant visible à travers une forme humaine. La mort de Jésus sur la croix cesse d'être une réalité : Dieu n'est pas mort, Dieu n'a pas souffert, Dieu n'a pas eu faim et soif, Dieu n'a pas été fatigué. Bien sûr, la nature divine n'a rien connu de tout cela, mais Jésus ? S'il n'est qu'une manifestation de Dieu, comme les *avatars* de l'hindouisme, il n'a rien subi non plus ; il a paru souffrir. Et ainsi, la foi chrétienne s'écroule : car elle nous dit que Jésus est mort et a souffert sous Ponce Pilate, qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité. Par conséquent, il n'est pas seulement vrai Dieu, mais tout autant vrai homme. Et il le reste après la résurrection, mais dans la gloire. Il garde ses plaies glorieuses en son corps spirituel.

Jésus est homme et Dieu, également homme et Dieu. Il n'y a pas deux personnes en lui, mais une seule personne en deux natures, la nature divine et la nature humaine. C'est la célèbre définition du *Concile de Chalcedoine*. Il a toujours été Dieu, et il demeure homme dans la gloire.

Ce ne sont pas là de ces vaines querelles dites *byzantines*. C'est ce qui fonde le plus fortement l'éminente dignité de l'homme, de tout homme. L'homme *capax Dei*, « capable de Dieu », disaient les théologiens médiévaux. Jésus, par ses paroles et son enseignement certes, mais d'abord par son être et sa vie, nous montre le chemin, à nous êtres inachevés, de la totale humanisation. *Dieu s'est fait homme*, disaient les Pères de l'Eglise, *pour l'homme devienne Dieu*. Le Christ, pour ceux qui croient en lui, est Dieu fait homme. Et nous devenons des hommes divinissables, en cours de divinisation, dans et par le Christ. Ce qu'il est par nature, le Fils éternel du Père, « *lumière née de la lumière, vrai*

Dieu né du vrai Dieu », nous pouvons, si nous croyons au Christ, le devenir par participation. *Dios por participation*, Dieu par participation, disait le grand mystique espagnol saint Jean de la croix.

Si Dieu a pris chair, dans le sein de la Vierge Marie, en Jésus, alors tout est possible. Le mystère de l'homme, de tout homme est de devenir par le Christ ce qu'est le Christ : Dieu.

Le Ressuscité

Mais il m'aurait peut être fallu commencer par la résurrection de Jésus. Si la rumeur de cette nouvelle inouïe n'était parvenue jusqu'à nous, il y longtemps que le sort d'un obscur et provincial petit prophète juif aurait été effacé de toutes les mémoires humaines.



Reprenons un autre panneau de la châsse de Stavelot. L'image respecte fidèlement la sobriété des récits évangéliques qui ne décrivent jamais le Christ en train de ressusciter. Ils parlent de la découverte du tombeau vide, puis des apparitions pascales. Les saintes femmes découvrent la tombe ouverte. Un ange y est assis et les interpelle : « *Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ?* » Deux soldats, équipés en chevaliers du XIIIe siècle, sont endormis, conformément à ce que raconte l'évangile de saint

Matthieu. Personnages secondaires, ils sont figurés en petit. Les témoins, ici les femmes bientôt suivies par les apôtres, constatent qu'un évènement a eu lieu, sur le mode de la disparition.

L'iconographie orientale respecte strictement ce silence devant le mystère. Elle n'a que deux icônes pour la fête de Pâques : « les femmes myrrhophores (c'est à dire porteuses de myrrhe) au tombeau », fort proche de la représentation de la châsse de saint Remacle, et celle de la « Descente du Christ aux enfers. » L'église du Saint-Sauveur de Chora, près d'Istanbul en Turquie, possède une fresque peinte au XIVe siècle sur l'abside d'une chapelle entièrement dédiée à l'*anastasis*, c'est-à-dire à la résurrection. Elle montre la descente du Christ aux enfers.

Ce thème n'est pas sans fondement scripturaire :

- Ephésiens 4, 9-10 : « *Que veut dire : Il est monté ? — Cela veut dire qu'il était d'abord descendu jusqu'en bas sur la terre. Et celui qui était descendu est le même qui est monté au plus haut des cieux pour combler tout l'univers.* »

- 1 Pierre 3, 18-19; 4, 6 : « *Frères, le Christ est mort pour les péchés, une fois pour toutes; lui, le juste, il est mort pour les coupables afin de vous introduire devant Dieu. Dans sa chair, il a été mis à mort; dans l'esprit, il a été rendu à la vie. C'est ainsi qu'il est allé proclamer son message à ceux qui étaient prisonniers de la mort... la Bonne Nouvelle a été portée aussi aux morts, c'est afin qu'ils aient de par Dieu la vie selon l'esprit.*



Dans le silence du Vendredi Saint, l'eucharistie n'est pas célébrée, car le Christ descend dans la mort, il est aux enfers. Sur terre, c'est la douleur, mais aux enfers c'est déjà Pâques. La puissance du Ressuscité dissipe les ténèbres au royaume de la mort. Au centre de la fresque bondit le Christ foudre. La violence libératrice est signifiée par son manteau flottant et la mandorle parsemée d'étoiles brillantes et traversée de son rayonnement. Mais c'est une violence parfaitement maîtrisée : son

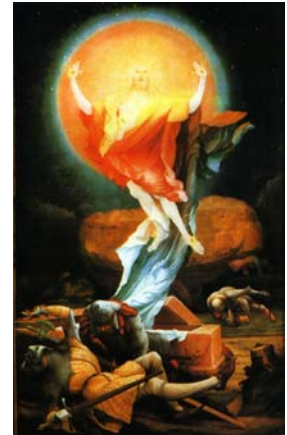
visage est comme immobilisé par l'infini de sa tendresse. Le

Christ est en habits de roi et de Seigneur, mais son seul pouvoir est celui de l'Amour crucifié.

D'un puissant mouvement des mains, il arrache aux enfers Adam et Eve éperdus. Saint Ephrem écrit dans une hymne : « *Celui qui a dit à Adam 'Où es-tu ?' est monté sur la croix pour chercher celui qui était perdu. Il est descendu aux enfers en disant : viens donc mon image et ma ressemblance.* »

Christ sort du tombeau, des enfers, « *comme un époux sortant de la chambre nuptiale* » comme le chante la liturgie byzantine.

En Occident pourtant, des peintres ont tenté de représenter cet irréprésentable, de suggérer l'invisible, de donner à voir le moment de la résurrection qui échappe à tout regard mortel. La première image que je vous propose est celle de Matthias Grünewald qui tend à peindre l'indicible par le jeu des couleurs. Matthias Grünewald a peint au XVI^e siècle un retable pour l'autel d'une chapelle des malades à Issenheim, en Alsace. Nous avons ici la photo d'un des panneaux de ce célèbre retable qui représente la résurrection du Christ. La tombe s'ouvre, des soldats casqués et armés sont cloués au sol, tandis qu'un d'eux, à l'arrière-plan, pirouette et tombe.



Le Christ surgit, les bras écartés et montrant les plaies des paumes de ses mains. C'est un Christ blond, robuste et de son corps émanent des rayons qui commencent à effacer ses contours. Déjà le visage s'estompe dans la lumière et les cheveux semblent voler en un halo d'or en fusion. La lumière irradie en cercles qui passent du jaune intense au pourpre pour finir en progressifs dégradés en un bleu clair qui se fond dans le noir indigo de la nuit. On assiste à la formation du corps glorieux : même les étoffes passent de l'écarlate au jaune vif, participant à cette apothéose de flammes qui rendent le visage du ressuscité quasi diaphane. L'artiste a montré aussi la plaie de son pied gauche ainsi, que dans le suaire entrouvert, celle de ce cœur qui a tant aimé le monde.



La résurrection peinte par *El Greco*, visible au Musée du Prado, à Madrid, est tout aussi étonnante. Elle est l'œuvre du peintre crétois *Dhominikos Theotokópoulos* (1541-1614), surnommé *El Greco*. Après avoir été initié à la peinture des icônes dans son île natale, il apprit l'art occidental à Venise et Rome auprès du Titien puis de Michel-Ange. Il fit ensuite carrière à Tolède. Il est contemporain des deux grands mystiques espagnols Thérèse d'Avila et de Jean de la Croix.

Sur cette toile, il n'y a plus de tombeau. Le Christ, lumineux, jeune et sans traces de la crucifixion, est tout en hauteur, étiré par le mouvement, exagérément grand. Il est quasiment nu, comme l'enfant qui naît. L'originalité et le génie du peintre est de donner une grande importance aux soldats. Nombreux, surpris dans leur sommeil, ils sont nus, éblouis par la lumière et leurs mouvements qui semblent désordonnés ne le sont pas : tous leurs membres, pieds ou bras, et l'extension de leurs corps, montrent une attirance, une aspiration incontrôlables et irrépressibles vers le haut. La résurrection est la naissance, à la suite de Jésus Christ, de l'humanité en Dieu.

C'est au XVII^e siècle surtout que les peintres ont tenu à représenter « l'incrédulité de Thomas » : l'apôtre ne se contente pas de croire que Jésus a traversé la mort ; il touche dans sa chair le Maître qu'il a suivi. Par là, Thomas n'est pas seulement témoin de la résurrection, il est aussi, à cause de cela, témoin de l'incarnation.

Le *Caravage* peint vers 1600 son Thomas de manière extrêmement réaliste. Le Christ dénude son torse de la main droite. De la main gauche, il guide la main droite de Thomas, dont l'index tendu pénètre dans la plaie du côté, soulevant la lèvre supérieure. L'apôtre est au premier plan, le front ridé plus d'étonnement que de vieillesse. Il a plaqué sa main gauche sur son flanc, comme pour mieux s'appliquer. C'est la vie de Thomas qui est en jeu dans cette vérification anatomique.



Ce doigt qui fouille la plaie a quelque chose de choquant, d'indécent. Le réalisme de l'incarnation devient révélation de la divinité ; et, inversement, la résurrection du crucifié confirme l'incarnation de dieu. « *Thomas a vu l'homme mortel, écrit saint Grégoire, et il a reconnu Dieu. En regardant un vrai homme, il a proclamé que celui-ci était Dieu, et cela, il n'avait pas pu le voir.* »

Rembrandt, comme à l'accoutumé, est plus léger et rend le mystère plus éblouissant. Dans son tableau du musée Pouchkine de Moscou, le Christ, éblouissant de clarté, soulève le linge qui le couvre et désigne la plaie de sa poitrine. La Vierge et les apôtres entourent le groupe central. A la droite du Christ, ils regardent la scène ; sur sa gauche, l'un d'eux détourne les yeux, les mains jointes en prière. Plus fort : au premier plan, Jean semble profondément endormi. Car le voyant n'a pas à regarder ce qu'il contemple les yeux fermés. Thomas est presque à la hauteur du ressuscité, en haut des marches. Il a un geste de recul, écartant les mains et rejetant le corps en arrière. Il est en train de s'écrier : « *Mon Seigneur et mon Dieu !* » Thomas l'incrédule et Thomas le croyant, Thomas le sceptique et Thomas l'adorant. Il porte le surnom de *Didyme*, en grec, le jumeau. Son frère ou sa sœur n'apparaît jamais dans les évangiles. C'est chacun, chacune de nous qui est la jumelle ou le jumeau de cet apôtre-là !



④ Un autre artiste, un écrivain, Didier Decoin, dans son livre *Il fait Dieu* où narre sa conversion, livre ce texte superbe. Ecoutez-le.

Je me rappelle une ancienne image, d'un ancien livre...

Un homme est debout.

Homme debout, homme de dos.

Le soleil naissant lui réchauffe les épaules, sous le manteau de laine.

Sans doute, s'il nous était donné de le voir de face, ce serait un homme ébloui. J'imagine que ses lèvres s'entrouvrent, tant pour aspirer l'air encore frais que pour prononcer ce "ah!" qui est le "ah!" des enfants qui s'éveillent et qui s'émerveillent.

Il écarte les bras, l'homme.

Non plus en forme de croix,

mais en forme d'embrassement.

Il va faire un pas, puis deux. Avancer tout étonné peut-être de cette obéissance neuve de ses jambes, de ses chevilles. Il lui arrivera, dans les premiers instants, de chanceler. Comme le poète, voici qu'il lui faut tout réapprendre.

Mais voici que nous devons tous tout réapprendre. Pensez ! Même Marie-Madeleine s'y est trompée : cet homme, elle croyait qu'il était le jardinier...

Alors cette Résurrection, j'y crois. Non : j'en suis sûr. La mort est morte. Elle est morte dans ce jardin, lieu de terre, d'arbres et d'un peu d'eau, tout proche de la place du crucifiement.

Et si j'y crois, c'est d'abord parce qu'elle est infiniment discrète. Cette discrétion me touche, j'aime ce silence, cette grave solitude, ces lueurs encore imprécises; cette beauté si calme qui va au rythme lent du soleil montant, qui nimbe la scène cependant formidable comme si elle tenait à en adoucir l'insoutenable éclat.

C'est bien de Toi, cela, mon Amour! Ta résurrection ressemble à ta Nativité : c'est à croire que Dieu s'acharne à minimiser les instants qui nous dépassent et qui, par leur dépassement, engagent notre destin...

Marie-Madeleine a cru que Tu étais le jardinier...

En cette heure au-dessus de toutes les heures, où notre condition humaine explose et devient une condition inhumaine, la naïve Marie-Madeleine croit qu'elle a affaire au jardinier.

En bas et à droite du tableau de Pâques, je discerne une signature toute timide : Jésus-la-Pudeur. N'est-ce pas la signature qui authentifie toute la toile ?

Didier Decoin. *Il fait Dieu*

Le Fils éternel

Le cri de saint Thomas, « *mon Seigneur et mon Dieu* » et la manière dont Jésus parlait de « *mon Père et votre Père* », conduisent inmanquablement à la foi trinitaire. Le mystère de l'Incarnation dévoile le mystère de la Trinité.

Comprenons bien le mot mystère ! Il ne s'agit moins d'énigme à résoudre que d'une plongée dans des profondeurs insoupçonnées, comme une fugue de Bach dont on mesure, un peu plus à chaque écoute, la profondeur. C'est moins ce qu'on ne peut pas comprendre, que ce qu'on n'aura jamais fin de découvrir et d'aimer.

- Les premières générations chrétiennes connaissent Dieu à partir de l'univers, sa création. Elles connaissent comme **Père**, créateur de toutes choses, qui aime tout ce qu'il a créé (Sagesse 11, 24ss).
- A la lumière de la résurrection, les premiers chrétiens, méditent la naissance, la vie, la mort, l'enseignement, la sainteté de Jésus de Nazareth qui se considère comme **Fils** de Dieu par nature, parce qu'il a avec lui une relation unique de filiation. Ils parviennent ainsi, grâce à l'intelligence donnée par l'esprit même de Dieu, à reconnaître que Jésus, c'est Dieu lui-même, venu habiter parmi nous, afin de nous enseigner la voie qui conduit à la déification. Dieu devenu homme, et qui reste homme après la résurrection.
- Enfin, ces mêmes pères de la foi chrétienne connaissent Dieu par l'**Esprit** qui s'est manifesté en enseignant et éclairant les prophètes et continue à se révéler dans les communautés chrétiennes par les dons de l'amour, de la foi, de la paix, de l'intelligence, de la sanctification.

Du coup, très vite, les premiers chrétiens ont éprouvé et proclamé le Dieu « *Père, Fils et Esprit.* » Pourtant le mot « Trinité » ne figure pas dans la Bible. C'est un terme technique, forgé plus tard au cours de la réflexion et des controverses parfois houleuses qui ont abouti aux grands conciles œcuméniques des IV^e et V^e siècles.

« *Père, Fils et Esprit.* » Ces trois ne sont pas trois dieux, comme le pensaient certains appelés *trithéistes*. Il n'est qu'un seul et unique Dieu, qui est père, fils, esprit saint. Dieu est absolument unique, simple, d'une seule volonté, tout entier dans chacune des trois « personnes. » Lorsque le Saint-Esprit habite un cœur humain, c'est Dieu tout entier, Père, Fils, Esprit qui y demeure.

Mais alors, ont affirmé certains, s'il n'y a qu'un seul Dieu, alors le Père, le Fils et l'Esprit doivent être de facettes, des points de vue, des apparences changeantes, des « *modalités* » du même Dieu. C'est pourquoi cette interprétation a été nommée le *modalisme*. Non, leur a-t-on répondu : Père, Fils et Esprit sont des personnes différentes : l'une n'est pas l'autre.

S'il en est ainsi, ont rétorqué ceux qu'on a désigné sous le terme d'*Ariens*, les trois personnes ne sont pas vraiment égales : le Père est celui en qui réside pleinement la divinité, tandis que les deux autres lui sont subordonnés et inférieurs. Non, a-t-il été conclu : les trois personnes sont égales en divinité.

Ainsi, dans le discernement et le débat se constituait la théologie chrétienne : il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes distinctes qui sont égales en divinité. Ce témoignage de la Tradition de l'Eglise antique, nous pouvons le revisiter aujourd'hui en termes de relations. Je vous le propose en nous aidant de la précieuse icône écrite par Roublev vers 1415 pour le monastère de la Sainte Trinité de Zagorsk et conservée aujourd'hui à la Galerie Tretiakov de Moscou.



André Roublev, alors au sommet de son art, a peint en traits parfaitement maîtrisés et en couleurs diaphanes, trois anges légers et sveltes. Deux de ces personnages sont assis sur les côtés, aux trois quart de profil, tandis que le troisième se tient au centre. Leurs mains désignent la table sur laquelle est déposée une coupe. Derrière eux, stylisés, une maison, un arbre et un rocher.

Les trois personnes sont identiques, seules les couleurs de leur vêtement permettent de les distinguer. Une composition géométrique hardie et rigoureuse, faite d'un rectangle, d'une croix, d'un triangle et d'un cercle, donne à la scène équilibre, calme, légèreté allègre et transparence.

Une perspective renversée (l'avant plus petit que l'arrière) abolit la distance, rapproche les figures, montre que Dieu est là, et qu'il est partout. Elle ouvre aussi un espace qui invite celui qui la contemple à entrer dans la danse trinitaire.

L'unité et l'égalité parfaites des trois personnes sont si fortement exprimées que de multiples interprétations sont possibles pour définir la

Personne divine représentée sous la figure de chaque ange. Bien sûr, il y en a une que je préfère, celle que proposait le grand théologien Paul Evdokimov dans son beau livre « *L'art de l'icône, théologie de la beauté.* » L'ange de gauche serait le Père, celui de droite désignerait l'Esprit et celui qui est au centre le Fils. Mais d'autres hypothèses sont parfaitement légitimes.

Égales, les Personnes ne sont pourtant pas des sosies, des clones interchangeables. Chacune possède à la fois sa personnalité individuelle et des traits qui permettent de désigner toutes les trois Personnes. L'exemple des couleurs suffira à le montrer. Sur chacun des anges, on trouve la couleur bleue, symbole de la divinité. L'ange central en a la plus forte densité, avec le manteau qui semble descendre en cascade à partir de son épaule gauche. Mais ce même bleu se retrouve, discret, sur la tunique intérieure de l'ange de droite. Il est aussi évoqué dans le rose léger et lilas de sa robe. Le bleu recouvre la tunique intérieure de l'ange de droite. De la sorte, rien que par le jeu d'une des couleurs, se trouve suggérée trois Personnes (*Hypostases*) est une seule nature (*ousia*).

En soi, *Dieu est Amour*, et son amour envers le monde n'est que le reflet de son amour trinitaire. Le Père est celui qui donne, le Fils celui qui reçoit et qui rend, l'Esprit celui qui les relie l'un et l'autre, qui les unit et les différencie à la fois. Comme le disait saint Augustin, il y a *l'Amant, l'Aimé et l'Amour*.

Ce mouvement interne de Dieu est encore caractérisé par une surabondante *générosité*. La création en est l'expression. Elle est présente sur l'icône de Roublev sous la forme du rocher (l'univers minéral), de l'arbre (le vivant) et de la maison (l'humanité). Dans la création en effet, c'est la vie trinitaire de Dieu lui-même qui, en nous donnant la vie, se communique à nous et nous invite à vivre en communication. Par là, nous sommes conduits au plus intime comme au plus concret de ce qui fait notre vie : réaliser entre nous l'unité, tout en favorisant la personnalité de chacun, dans une égale dignité. Cet amour trinitaire de Dieu est à l'origine de tout amour en nous sous ses formes parentales, filiales, conjugales ou amicales. Il concerne tout autant notre vie sociale quand nous développons les formes de la solidarité, de la justice dans la défense du bien commun, tout en respectant la nécessaire autonomie, l'initiative et la liberté des personnes.

Ajoutons enfin que le modèle trinitaire n'a rien de fusionnel. Plus je m'approche de Dieu, plus je deviens vraiment moi-même. Aller vers Dieu n'est pas se fondre comme une goutte d'eau dans l'océan, c'est devenir vraiment moi-même dans un amour qui unit et qui respecte la différence.

5 Elisabeth Catez, jeune carmélite morte à 26 ans qui prit, en entrant au couvent, le nom d'Elisabeth de la Trinité, écrivit le jour du renouvellement de ses vœux, le 21 novembre 1904, cette éblouissante prière à la Trinité avec laquelle nous concluons cette première conférence de carême.

Ô mon Dieu, Trinité que j'adore,
aidez-moi à m'oublier entièrement
pour m'établir en vous, immobile et paisible
comme si déjà mon âme était dans l'éternité!
Que rien ne puisse troubler ma paix ni me faire sortir de Vous,
ô mon Immuable, mais que chaque minute
m'emporte plus loin dans la profondeur de votre Mystère.
Pacifiez mon âme, faites-en votre ciel,
votre demeure aimée et le lieu de votre repos;
que je ne vous y laisse jamais seul,
mais que je sois là tout entière,
tout éveillée en ma foi, tout adorante,
toute livrée à votre action créatrice.

Ô mon Christ aimé crucifié par amour,
je voudrais être une épouse pour votre cœur;
je voudrais vous couvrir de gloire,
je voudrais vous aimer... jusqu'à en mourir!
Mais je sens mon impuissance
Et je Vous demande de me revêtir de Vous-même,
d'identifier mon âme à tous les mouvements de votre Âme;
de me submerger, de m'envahir, de Vous substituer à moi,
afin que ma vie ne soit qu'un rayonnement de votre Vie.
Venez en moi comme Adorateur,
comme Réparateur et comme Sauveur.

Ô Verbe éternel, parole de mon Dieu,
je veux passer ma vie à Vous écouter,
je veux me faire tout enseignable afin d'apprendre tout de Vous;
puis, à travers toutes les nuits, tous les vides,
toutes les impuissances, je veux vous fixer toujours
et demeurer sous votre grande lumière.
Ô mon Astre aimé, fascinez-moi
pour que je ne puisse plus sortir de votre rayonnement.

Ô Feu consumant, Esprit d'amour,
survenez en moi afin qu'il se fasse en mon âme
comme une incarnation du Verbe;
que je Lui sois une humanité de surcroît,
en laquelle il renouvelle tout son mystère.

Et vous, ô Père, penchez-Vous vers votre pauvre petite créature,
ne voyez en elle que le Bien-aimé en lequel
Vous avez mis toutes vos complaisances.

Ô mes Trois, mon Tout, ma Béatitude,
Solitude infinie, Immensité où je me perds,
je me livre à Vous comme une proie;
ensevelissez-vous en moi,
pour que je m'ensevelisse en Vous, en attendant
d'aller contempler en votre lumière l'abîme de vos grandeurs